

Patrick Lapeyre

L'homme-sœur

**LIVRE INTER
2004**

P.O.L

Extrait de la publication

L'Homme-sœur

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE CORPS INFLAMMABLE, 1984.

LA LENTEUR DE L'AVENIR, 1987.

LUDO & COMPAGNIE, 1991.

WELCOME TO PARIS, 1994.

SISSY, C'EST MOI, 1998.

Patrick Lapeyre

L'Homme-sœur

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur tient à remercier
le Centre national du Livre
pour son précieux concours.*

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-86744-986-3
www.pol-editeur.fr

I

SIX HEURES DU SOIR

Depuis des années, Cooper est prisonnier d'un après-midi. Il ne peut rien y faire. Où qu'il aille, où qu'il s'arrête, il a son après-midi avec lui. Qu'il soit à table avec des amis, ou à la banque, pendant une réunion de travail, il arrive toujours un moment où, sans doute à cause d'un processus de fixation qui lui échappe, il retourne à son après-midi. On imagine bien que de vivre continuellement avec cette présence n'est pas sans conséquence sur ses rapports avec la réalité environnante et qu'il lui faut sans cesse se tenir sur ses gardes; sachant que quelques-uns avant lui y ont laissé leur santé mentale. Aussi Cooper redouble-t-il de précautions. Ce qui ne l'empêche pourtant pas de temps à autre de se mettre à parler tout seul et de dire, par exemple, à haute voix : *On verra ça la prochaine fois*, comme s'il s'adressait à son après-midi.

Bizarrement, il est toujours six heures du soir dans cet après-midi intérieur. C'est une unité temporelle à la fois très brève et indéfiniment répétée. Parce que Cooper se souvient juste de cette heure-là.

Tous les deux, sa sœur et lui, étaient assis à l'arrière d'une voiture qui roulait vitres baissées sur une route solitaire, entre des champs de blés mûrs. Au volant, il y avait un ami de leurs cousins, un certain François ou Francis, dont le visage avec les années a fini par s'effacer. De même que celui du passager qui était à côté de lui. Alors que tout le reste, le paysage, la voiture, les rétroviseurs étincelants, les nuages en vol stationnaire au-dessus de la route, est resté sculpté dans la matière de cet après-midi.

À un moment donné, ils s'étaient arrêtés sur le bas-côté, parce que l'ami de leurs cousins et son passager voulaient jeter un coup d'œil sur des travaux, et Cooper et sa sœur les avaient attendus à l'intérieur de la voiture, portières ouvertes, pour avoir un peu d'air. Louise s'était finalement assoupie contre lui, si nue dans sa petite robe de coton blanc que Cooper n'avait plus osé bouger. Aujourd'hui, quand il retourne dans son après-midi, il sent encore sur ses bras le poids de son corps endormi. Cooper ignorait à cet instant, tandis qu'il avait le menton posé sur ses cheveux, que son obsession qui avait commencé il y a si longtemps venait de se cristalliser, et qu'il ne parviendrait plus jamais à s'en défaire.

En fait, il n'a même pas essayé.

C'est la raison pour laquelle, des années plus tard, alors que Louise pour sa part a tout oublié et prétend qu'il s'agit d'une invention, son frère traverse la rue en bas de chez lui, sa sacoche de travail à la main, aussi lisse, souriant et impersonnel que s'il s'était changé en après-midi.

LE LOCATAIRE CLANDESTIN

L'appartement de Cooper – deux fois trop grand pour lui – est situé à l'avant-dernier étage d'une bâtisse en béton armé, à la fois lumineuse et triste, avec des baies vitrées qui éclairent le ciment des marches de l'escalier et amplifient l'impression de vide ambiant. L'entrée s'ouvre, côté rue, sur un vaste salon curieusement meublé d'un canapé convertible, d'une télévision et d'un piano à queue ; tandis que côté cour se trouvent trois chambres, de dimension sensiblement égale, distribuées par un couloir en L. La première, transformée en bureau, est encombrée de bibliothèques, de cartons, de piles de revues et d'un gros ordinateur installé sur une table en verre. Si bien que par comparaison, la chambre proprement dite paraît d'une simplicité franciscaine : un lit, une armoire, une chaise cannée ; fin de l'inventaire. Quant à la pièce du fond

– où personne n’a le droit d’entrer – c’est la chambre de sa sœur, du moins celle qu’elle occupait autrefois, quand elle dormait chez lui. Tout y a été laissé scrupuleusement en l’état; les meubles, les livres, les disques et jusqu’à ses vêtements (ses tennis, ses pantalons d’été, ses petites robes en coton blanc) qui sont restés pendus dans des housses en attendant des jours meilleurs.

Peut-être par un effet de contagion, règne dans toutes les pièces un silence troublant, un peu fantomatique. Comme les rideaux sont la plupart du temps tirés, les éclairages parcimonieux, et qu’aucun visiteur ne sonne jamais à la porte, l’appartement pourrait aussi bien être occupé par un locataire clandestin ou par un hôte occasionnel qui, pour des raisons de lui seul connues, tiendrait jalousement à son indépendance.

Ce qui n’a rien pour surprendre de la part de quelqu’un comme Cooper. À cause du brouillard d’anonymat dans lequel il vit depuis des années et des efforts qu’il semble faire pour passer inaperçu, la majorité des résidents de l’immeuble ignorent encore son nom et le confondent régulièrement avec le locataire du premier ou avec celui du rez-de-chaussée.

C’est dire aussi le peu de contacts que Cooper a noués dans cette maison. Quelques rares interactions avec sa voisine du cinquième, de temps en temps une halte devant la loge de la gardienne,

Mme Jankovic, qui en plus de ses fonctions officielles est une notabilité du quartier. Dans ses bas noirs et son éternelle blouse en nylon, elle a en effet quelque chose de si authentique qu'on s'attendrait presque à la découvrir au musée des Arts et Traditions populaires, avec la mention : *Gardiennne d'immeuble à la fin du XX^e siècle*. Toujours est-il que – choix esthétique ou simple pragmatisme de sa part – Cooper ne manque pas une occasion, quand il s'arrête devant sa porte, de lui faire des compliments et d'échanger deux ou trois mots avec son mari.

Sinon, c'est à peu près tout. Malgré une disposition naturelle qui le pousserait plutôt, sans aller jusqu'à copiner avec ses voisins, à être gentil et serviable avec tout le monde. Mais il est dit qu'à cause de son secret – qui est par ailleurs sa seule vie poétique – rien ne sera jamais simple pour lui et que sa vie sociale ressemblera à un malentendu perpétuel.

LES NOUVELLES DE TCHEKHOV

La dernière fois que sa sœur l'a appelé c'était en décembre. Cooper était alité avec une bronchite. Elle lui a annoncé qu'elle habitait chez une amie, à Vancouver, au Canada, et qu'elle avait enfin trouvé un travail de photographe dans une agence d'architecture. Pendant des mois, nantie de son diplôme des Beaux-Arts, elle avait fait des sondages téléphoniques, des ventes promotionnelles dans les hypermarchés et même des distributions de prospectus dans les boîtes aux lettres. À présent, elle pouvait respirer un peu. Son frère aussi.

C'est même impressionnant ce qu'il respirait mieux quand elle était au bout du fil.

À un moment donné – le détail l'a frappé – elle lui a dit qu'elle téléphonait de la cuisine et qu'elle portait des lunettes de soleil, parce qu'il y avait une lumière incroyable dans la maison; et, à cause de

leur lien organique, Cooper s'est senti tout réchauffé au fond de son lit.

Elle lui a dit aussi que Vancouver sentait le lait pour enfants, la cuisine chinoise et le pin maritime, et que si jamais un jour il venait s'installer chez elle – elle n'en croyait pas un mot, naturellement – ils habiteraient à deux pas d'une très grande plage, où ils pourraient prendre des bains de soleil et rester jeunes pendant des dizaines d'années. Il a été obligé de lui faire remarquer qu'il ne se sentait pas encore trop vieux et qu'il espérait que d'ici là elle serait revenue. Mais elle a eu l'air de ne pas entendre. Elle a enchaîné en lui disant qu'elle avait lu un roman de Jane Austen, des poèmes de Cavafy, et qu'en ce moment elle relisait les nouvelles de Tchekhov, comme chaque hiver.

Cooper s'en souvenait très bien ; c'était même comme ça qu'autrefois il savait que c'était l'hiver. Il n'a pas osé lui demander si elle repensait de temps en temps à cette époque. Elle aurait cru qu'il était triste.

Quand il l'a rappelée deux ou trois jours plus tard au numéro qu'elle lui avait donné, il est tombé sur un répondeur automatique, avec une voix américaine, et il a failli raccrocher. Finalement, il a simplement dit : Dépêche-toi de rentrer, ça fait trois ans qu'il n'y a plus d'hiver.

LA FORCE DE L'ATTENTE

Cooper n'a parlé à personne de ce coup de téléphone. Un homme qui passe sa vie à attendre sa sœur est aussi incongru et déconcertant qu'un homme qui marcherait au plafond. Il devient inévitablement un sujet de préoccupation pour son entourage, qui ne manque pas une occasion de lui demander s'il est toujours en train d'attendre et s'il n'a besoin de rien, comme s'il s'agissait d'une maladie. Sans parler de certaines allusions plus ou moins blessantes, dont il peut d'autant moins se défendre que les raisons de sa conduite ne regardent que sa sœur et lui.

Cooper, qui n'est pas du genre à faire étalage de sa nature déviante, préfère donc esquisser un sourire et passer son tour quand on lui demande des nouvelles de Louise; un peu à la manière d'une personne qui aurait reçu des consignes de black-out et

qui les respecterait à la lettre. Et si on le pousse vraiment dans ses derniers retranchements, il répond par un *Tout va bien, merci*, qui clôt en général la discussion. Le petit nom de Cooper c'est Motus.

Ses amis ont beau lui faire de leur côté toutes sortes de confidences à propos de leurs maîtresses, de leurs femmes ou de leurs enfants, lui ne leur donne jamais rien en échange. Ce goût du secret, qui va avec celui du cloisonnement, ne date d'ailleurs pas d'hier. Au point que la plupart de ses camarades de lycée n'ont jamais rencontré Louise. Et ceux qui avaient la mauvaise idée de s'en plaindre avaient encore moins de chance d'y parvenir. Ce dont Cooper aujourd'hui ne cesse de se féliciter, car si, en plus d'attendre sa sœur, il lui fallait publier chaque semaine un communiqué, l'entreprise serait sans doute au-dessus de ses forces.

Contraint par les circonstances de se protéger des autres, Cooper a appris à être le plus discret possible, le plus statistiquement normal, ne laissant voir de lui que le strict nécessaire et évitant soigneusement tout ce qui pourrait laisser transparaître l'idée fixe qui l'habite. Le résultat en est que tant ses collègues de travail que ses voisins d'immeuble n'ont jamais soupçonné chez ce grand garçon chauve, ni vieux ni jeune, à l'allure un peu empruntée, une telle aventure intérieure.

Car attendre comme il attend depuis des années n'a rien d'anodin. Même si Cooper cultive

à plaisir son aspect passe-partout, son apparence docile et plutôt insignifiante, son attente n'en est pas moins un acte d'insubordination, une forme d'anarchie modeste, mais déterminée, avec ce que cela implique de résistance aux modèles de comportements collectifs et de contestation des catégories morales en vigueur. Aussi le téléphone peut-il sonner dans le vide depuis des mois, ses messages rester sans réponse, sa sœur avoir oublié son existence, ses amis ricaner sur son compte et lui être à nouveau alité à cause d'une sciatique, il ne changera pas de ligne de conduite. Rien ni personne ne l'empêchera d'attendre. Et même si on le ligote dans un sac, avec une pierre, et qu'on le jette au fond d'un étang : son attente le fera remonter à la surface.

LES INVITATIONS

À quelques exceptions près, les amis de jeunesse de Cooper – qui n’attendent personne – sont devenus des managers ou des analystes financiers gagnant deux ou trois fois plus que lui et trouvant par là même beaucoup plus de sens à la vie. Ils ont en général épousé une jeune femme sportive et diplômée, fondé une descendance et acheté avec leurs premières économies une maison à la campagne, tout en disposant pour les vacances de maisons de famille, de villas au bord de la mer, de chalets à la montagne, où on peut largement loger à quinze ou vingt : mais comme par hasard, il n’y a jamais de place pour Cooper. Certains, sans le dire ouvertement, préféreraient encore se casser une jambe plutôt que de passer leurs vacances avec lui.

De temps en temps, il est invité à Paris chez les

N° d'éditeur : 1842
N° d'imprimeur : 04-XXXX
Dépôt légal : janvier 2004
Imprimé en France



Patrick Lapeyre
L'Homme-sœur

Cette édition électronique du livre
L'Homme-sœur de PATRICK LAPEYRE
a été réalisée le 14 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2003
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449864)
Code Sodis : N45182 - ISBN : 9782818007020
Numéro d'édition : 2806